

## HISTOIRE

DES DERNIERS BEYS DE CONSTANTINE,

depuis 1793 jusqu'à la chute d'Hadj-Ahmed.

AHMED - CHAUCHE dit EL-KEBAILI.

(1223-1808, MOIS DE SEPTEMBRE (1)).

Aly-Bey mort, l'usurpateur, monté sur la jument de sa victime, se fit conduire en triomphe à Dar-el-Dey, dont il prit à l'instant possession. Pendant que la tourbe des courtisans et des flatteurs accourait le féliciter et lui rendre hommage, la soldatesque qui l'avait élevé sur le pavois, ne respirant que meurtre et que pillage, se répandait comme un torrent dévastateur dans tous les quartiers de la ville, proférant d'horribles menaces, arrêtant les passants attardés et dévalisant les magasins. Au premier cri d'alarme, les habitants s'étaient barricadés chez eux. Les rues et les marchés étaient déserts; chacun tremblait pour ses biens et sa personne.

Au milieu de cette panique générale, quelques anciens membres du makhzen, qui gémissaient au fond des cachots de la Kasba, profitèrent du désordre pour rompre leurs fers et recouvrer leur liberté. De ce nombre furent Moustafa ben Achour et Si Mohammed ben el-Guerba.

Ce dernier étant kaïd azib el-begueur, avait été mis en prison pour avoir vendu, pour son propre compte, des bœufs appartenant au beylik. Quant à Moustafa ben Achour, après avoir déserté, comme nous l'avons vu précédemment, la cause du bey Hosseïn, au combat de l'Oued Serrat, il avait dû, pour échapper au supplice des traîtres, s'enfuir dans son kaïdat du Ferdjioua, où, pendant environ un an, il vécut en état d'hostilité ouverte. Désirant cependant rentrer en grâce avec le bey qui avait succédé à Hosseïn, il profita du passage du bache-agma, allant rejoindre la colonne de Constantine, pour faire sa soumission entre ses mains et lui demander l'aman. L'entrevue eut lieu à Koçar et-Theïr. Le bache-agma, touché de son repentir, lui accorda sa

---

(1) Voir les numéros 14, 15, 16, et 20 de la *Revue*.

grâce et lui promit de s'employer auprès du bey pour faire pardonner sa faute.

Ben Achour, comptant un peu trop sur cette haute protection, n'hésita pas à se présenter devant Aly Bey, qui le fit immédiatement arrêter et jeter en prison. Comme le bache-agma se recriait sur cette manière d'agir vis-à-vis d'un homme auquel il avait accordé l'aman, Aly lui répondit : « Cet homme que vous » protégez est un traître endurci, qui ne manquera pas de saisir la » première occasion qui se présentera pour faire cause commune » avec l'ennemi et recommencer le rôle qu'il a joué dans la précé- » dente campagne. Ne vous fiez pas à ses promesses ; sa parole » ne mérite aucune croyance. »

Le bache-agma se rendit à ces raisons et lui abandonna son protégé. En même temps, Aly-Bey écrivait au pacha pour l'informer des mesures qu'il avait prises à l'égard de Ben Achour, et Ahmed Khodja, par une lettre écrite dans les termes les plus flatteurs, approuva pleinement sa conduite. La voici :

« Louange à Dieu ! — A celui dont les racines et les rameaux » augmentent sans cesse ; dont la race s'est conservée pure dans » tous les temps ; dont la libéralité a atteint la limite extrême ; à » celui qui a été abreuvé aux eaux de la science ; trône magni- » fique et lumineux, trésor précieux et incomparable ; à notre illus- » tre fils, notre ami le plus cher et le plus aimable ; à Si Aly, bey de » Constantine, salut ! Que Dieu vous accorde sa bénédiction et » vous comble de sa faveur et de ses grâces.

» Nous avons reçu votre bien aimée lettre dont nous avons ad- » miré la précision et l'élégance. Puisse le Dieu de bonté vous » venir en aide dans l'accomplissement de tous vos desseins ! » qu'il prolonge les jours de votre seigneurie et qu'il vous accorde » ses récompenses, pour le bien que vous avez fait en empri- » sonnant ce traître, ce débauché, qui a nom Moustafa ben » Achour ; celui-là même qui a jeté la perturbation dans la pro- » vince, qui a excité la guerre civile et allumé l'incendie de la » révolte, avec tous les malheurs qu'elle entraîne après elle. » Depuis que vous lui avez mis les fers aux pieds, la province, » nous dites-vous, a repris son calme habituel. Que Dieu vous ac- » corde ses bénédictions pour le bien que vous avez fait, et qu'il » vous seconde dans vos projets !

» N'oubliez pas, mon cher fils, vous l'homme généreux, sincère, » obligeant, zélé, que vous êtes le chef de la province, que

» vous tenez dans vos mains la vie de vos sujets, que pas  
» un ne doit se soustraire à votre commandement, ni s'opposer  
» à ce que vous jugez convenable. Mais souvenez-vous aussi que  
» si nous vous avons investi d'une si haute puissance, ce n'est que  
» pour que vous l'employiez à la pacification complète du pays.  
» Si nous avons accumulé sur votre tête toutes les affaires de  
» l'État, si nous vous permettons d'y introduire telles réformes  
» que vous suggérera votre esprit, à notre tour nous espérons  
» que vous ne tromperez point la confiance que nous avons  
» dans la sagesse et la droiture de votre jugement.

» Sachez aussi, illustre seigneur et notre fils bien-aimé, que ce  
» que nous désirons de vous et ce que nous vous recommandons  
» particulièrement, c'est qu'après avoir imploré l'assistance de  
» Dieu, notre maître et celui de toutes les créatures, vous vous  
» portiez sans retard et par une marche rapide à la conquête  
» de ce pays (de Tunis). Enflammez par votre zèle le courage  
» de vos troupes, et qu'une sainte ardeur anime tous vos sol-  
» dats.

» Vivez en paix avec votre frère Hossein-Agha; soyez pour  
» ainsi dire deux âmes en un seul corps. Consultez-vous mutuel-  
» lement dans tout ce que vous entreprendrez. Admettez dans  
» vos conseils les hommes renommés par leurs capacités, leur  
» instruction, leur fermeté, leur audace et leur longue expé-  
» rience des affaires. Veillez à ce que rien ne manque aux  
» soldats, aux goums et aux auxiliaires. Soyez bienveillant pour  
» tous et en particulier pour les chefs des contingents arabes.  
• C'est le plus sûr moyen de vous les attacher solidement.

» Si vous atteignez bientôt le but de vos désirs et que vos enne-  
» mis, battus, fuient de toute part, par les mérites de notre  
» Seigneur Mohammed, qui a reçu du ciel le sublime Koran,  
» que Dieu répande sur vous et sur votre medjelès ses faveurs  
» et ses grâces.

» Écrit par ordre du magnifique, du magnanime et du très-  
» élevé, Si Ahmed-Pacha: Puisse Dieu lui accorder tous les biens  
» qu'il désire ! » (Sans date).

L'arrestation de Ben Achour fut donc maintenue ; et depuis  
lors il était dans les fers, lorsqu'arrivèrent les événements à la  
faveur desquels il put rompre sa captivité ; nous le verrons plus  
tard périr à son tour victime de la trahison. Revenons à Ahmed  
Chaouche.

Une fois solidement installé sur le trône dont il avait lui-même dressé le piédestal, l'usurpateur songea à rétablir la tranquillité dans la ville. Quelques turcs mariés, et qui avaient leur famille à Constantine, vinrent lui représenter la consternation qui régnait partout.

— Faites annoncer, lui dirent-ils, que l'ordre est rétabli et que chacun peut, sans crainte, sortir de sa maison et rouvrir sa boutique. Qu'en même temps, les soldats soient prévenus que les hostilités doivent cesser et que tout acte de violence sera sévèrement puni.

Le bey suivit ce conseil et manda à l'instant même le crieur public :

— Que faut-il dire ? demanda celui-ci.

— Dis que c'est par l'ordre de Dieu et la volonté de notre seigneur Ahmed-Pacha que tout ceci est arrivé. (Il avait à cœur de se faire appeler du titre de pacha.)

Pendant que le *berrah* annonçait aux habitants consternés l'élévation de leur nouveau maître, le canon tonnait du haut des remparts et l'usurpateur se rendait en personne au lieu où étaient campées les troupes algériennes, pour s'emparer du trésor que le bache-agma avait apporté d'Alger. Muni de ce précieux fardeau, il rentra dans son palais au bruit des salves de l'artillerie, et fut suivi par la foule des soldats qui eux aussi voulaient avoir leur part du pillage. Les caisses furent brisées ; et, suivant la promesse qu'il leur avait faite, chacun d'eux reçut cent *soltani*. Là, ne se bornèrent pas ses largesses : à tout Arabe qui se présentait chez lui, il adressait cette question : Que dit-on en ville et dans la province de mon avènement ? Et, sur la réponse invariable du visiteur que tout le monde était dans la joie et la jubilation, les *mahboub* à l'instant pleuvaient dans sa main. Quiconque était reçu en audience particulière, ne sortait que comblé de cadeaux ; aux uns de l'argent, aux autres des chevaux, à celui-ci un burnous, à celui-là des armes : il donnait tout.

De telles prodigalités, si elles avaient pu durer toujours, étaient bien faites assurément pour lui gagner, au moins en apparence l'affection de toutes ces âmes vénales qui assiégeaient sans cesse les marches de son trône. Mais au train dont il marchait, quel trésor public eût pu fournir à un tel gaspillage ! Les fonds ramassés par son prédécesseur allaient chaque jour en s'épuisant

avec une rapidité effrayante, et malheur à l'usurpateur lorsque sonnerait l'heure où ses mains vides n'auraient plus rien à donner.

Cependant, cette fièvre d'ambition qui l'avait poussé à s'emparer du pouvoir n'était point encore éteinte. Malgré le nuage menaçant qui s'amoncelait chaque jour sur sa tête et que son aveugle folie cachait à ses yeux, il aspira à monter plus haut et songea sérieusement à se rendre à Alger, pour se faire reconnaître pacha de cette capitale. Mais avant de partir, il était nécessaire qu'il constituât le makhzen. Ahmed et-Tobal fut investi de la charge de khalifa, à la place de Ben-Ismaïl. Le bache-katebe, Si Hammouben-Nâmoun, fut remplacé par Abbas-Djelloul. Les cheïkh Taber el-Ourezzi et Moustafa ben Bache-Tarzi furent nommés, le premier musti des Malékis, le second musti des Hanéfis. Les nouveaux kadis furent les cheïkh Ahmed ben el-Eulmi pour les Malékis, et pour la secte des Hanéfis, le cheïkh Fatah Allah. Ce dernier ne jouit pas longtemps de son emploi. A la suite d'un entretien dans lequel il fit entendre aux oreilles de l'usurpateur des paroles sévères, celui-ci l'exila à Bône et le fit assassiner en route.

Là ne se bornèrent pas les soins du bey. Avant de sortir de la ville, il procéda à la nomination des membres qui devaient composer sa future cour. Son choix, on le conçoit, tomba de préférence sur ceux d'entre les Turcs qui l'avaient le mieux secondé dans son coup de main. Un certain Gandjou fut nommé bache-agma. Il y eut aussi un khaznadji, un bache-chaouche, jusqu'à un oukil el-hardj de la porte de la marine.

L'artillerie reçut ordre d'escorter la colonne ; un Turc en prit le commandement.

Le jour du départ arriva ; mais avant de se mettre en campagne, il fallait du sang. L'agma ed-deïra et le bache-Hammar, Ben-el-Gandouci, furent les victimes désignées. On abattit leurs têtes et on partit.

Le premier jour, on fit halte à Bir-el-Beguirat. C'est là que les deïras de l'Oued-bou-Sellah, des Serrauïa, des Zénati, ainsi que les contingents des Tlaghma, des Abd en-Nour et des Zemoul devaient venir se joindre à la colonne expéditionnaire. Les tentes furent dressées et chacun se disposa à reposer tranquille.

Cependant le khalifa d'Aly-Bey avait pris la fuite le jour même

de la mort de ce prince, et il était parvenu sain et sauf à Alger, où il informa le pacha de ce qui s'était passé, ne lui laissant pas ignorer qu'une grande partie de la milice était dévouée à Ahmed Chaouche. Alarmé de ces nouvelles, le pacha craignit, non sans raison, que l'usurpateur ne marchât sur Alger. Il fit en toute hâte armer le fort Bab-Azoun et donna ordre au bey de Titteri de se rendre aux Portes-de-Fer, pour en défendre le passage aux révoltés. En même temps, il expédia à Constantine des courriers extraordinaires, porteurs de dépêches pour l'agha en-nouba, le cheïkh-el bled, les ouléma, la milice et enfin pour chacune des principales deïra. Ces courriers arrivèrent au camp d'El-Beguirat pendant la nuit, et remirent le plus secrètement possible leurs dépêches. Voici quel était, en substance, le contenu de la lettre écrite à l'agha, Si Châban ben-el-Mati :

« Nous avons appris qu'Ahmed-Chaouche a seconé le joug de  
» l'obéissance et qu'il s'est servi de notre nom pour se faire re-  
» connaître bey. Ne le croyez pas. C'est un usurpateur qui ne  
» s'est arrogé le pouvoir que pour jeter la perturbation sur la  
» terre et semer en tout lieu le meurtre et la dévastation.

» Or, voici nos ordres, et vous devez vous y conformer rigou-  
» reusement ; que chacun de vous se lève et s'arme pour le  
» combat. Pourchassez partout et sans relâche l'imposteur et  
» ses partisans, tous gens d'iniquité et de désordre. Point de  
» quartier pour eux. Qu'une prompte mort les atteigne et que  
» justice se fasse.

» Celui que nous investissons de notre souveraineté et que  
» vous reconnaitrez pour bey, c'est notre fils, l'illustre Ahmed-et-  
» Tobbal. Que Dieu l'ait en sa sainte garde ! »

Aux soldats de l'odjak il adressait la même recommandation, dans un autre langage : « Soldats, leur disait-il, je vous pardonne  
» votre révolte, parce que je sais qu'en cela vous n'avez fait  
» que céder aux instigations mensongères d'un imposteur, qui n'a  
» pas craint d'employer votre ministère pour se souiller du sang  
» de notre agha et du bey Aly. Que pouvez-vous d'ailleurs  
» espérer d'un tel homme ? Ce n'est qu'un insensé et un pervers.  
» Secouez au plus vite un joug si honteux ; éloignez-vous de  
» lui, livrez-le aux mains des Arabes.

» Mais si vous persistez à suivre le parti de ce séditieux, je  
» vous abandonnerai sans pitié à la vengeance de vos enne-

» mis. Pas plus que lui, vous n'échapperez à leurs coups et  
» ils vous dévoreront en une seule fois.

» Rompez donc, tandis qu'il en est temps, les liens qui vous  
» retiennent à lui. C'est pour vous le parti le plus sûr. »

Cette lettre lue et commentée dans tout le camp fit rentrer en eux-mêmes les plus résolus. Leur faute leur parut à tous énorme. La craintes des menaces, et sans doute aussi l'amour du changement, firent le reste. Les autres dépêches, remises en temps opportun, avaient également produit leur effet. Chacun était donc prévenu. Le bey seul, tout entier à sa sottise confiance et à ses projets insensés, ignorait ce qui se passait.

Au lever du jour, les trompettes sonnèrent le boute-selle et l'on se remit en marche. En ce moment, toutes les hauteurs voisines se couvrirent de cavaliers. C'étaient les gens des goums et des deïra, qui venaient, enseignes déployées, saluer le bey et se joindre à la colonne. Montés sur leurs chevaux de bataille et parés de toutes leurs armes, ils se mirent à exécuter en masse une fantasia des plus brillantes. La poudre parla, mais à travers cet épais nuage de fumée et de poussière, plus d'une balle vint siffler distinctement aux oreilles d'Ahmed.

— Que signifie ce nouveau genre de divertissement ? demandait-il à son agha.

— C'est, répondit celui-ci, pour se conformer à un ancien usage qui veut que, lorsque le bey passe devant ce poste, les goums manifestent leur joie en faisant parler la poudre.

Cette réponse parut ne le satisfaire que médiocrement. Toutefois, comme il importait, dès le début surtout de l'expédition, de ne point laisser paraître de crainte, il ne demanda pas d'autres explications et poursuivit sa route.

Une collision cependant devenait à craindre. Les Arabes ignorant que la milice turque fût en conformité d'opinions avec eux, s'avancèrent d'un air résolu contre elle, pour lui livrer bataille. Les Turcs qui s'étaient aperçus de ce mouvement, dépêchèrent aussitôt vers eux un parlementaire, pour les prévenir de ne point engager de combat ; qu'ils avaient, eux aussi reçu des instructions d'Alger et qu'ils étaient bien résolus de s'y conformer : « Nous avons tous juré obéissance au sultan.  
» Nous tous, comme vous, sommes les serviteurs de l'odjak.  
» Notre cause est commune, et le même drapeau doit nous servir de guide. Marchez d'un côté, nous marcherons de l'autre,

» et sous les dehors d'une hostilité apparente, cachons une secrète et franche amitié, »

Lorsqu'on se fut ainsi entendu, les Arabes changeant tout-à-coup de manœuvre, se portèrent en arrière de la colonne. Le bey qui ne se rendait point compte de ce mouvement, commença, malgré sa confiance, à avoir comme un vague soupçon du complot qui se tramait contre lui et voulut s'en expliquer avec ses suivants. Ceux-ci, pour éloigner de son esprit toute idée de trahison de leur part, répondirent qu'en effet la conduite des goums, dans cette circonstance, paraissait étrange; qu'ils semblaient même animés d'intentions hostiles et que, si l'on en venait aux mains, il était à craindre, vu leur nombre, qu'ils n'eussent le dessus. Que, du reste, s'il le jugeait prudent ils regagneraient avec lui la ville, et que là il prendrait telles mesures qu'il jugerait le plus efficaces pour empêcher le retour de pareils abus.

Le bey goûta cet avis et donna l'ordre aux troupes de rétrograder sur Constantine. Cette sorte de retraite s'opéra sans confusion et les Arabes, suivant à distance le mouvement de la colonne, firent halte avec elle sur les bords de l'Oued-Rummel, au lieu où était situé le quartier d'hiver. Le camp s'installa aussitôt et Ahmed, n'osant point, sans doute, entrer dans la ville, dont les portes d'ailleurs avaient été fermées après son départ, alla se placer sous la *tente de refuge* (1).

Pendant que le camp s'organisait, l'agha suivi d'une partie des goums, se rendait secrètement à Constantine pour y saluer le nouveau bey, Ahmed et-Tobbal, et l'informer de la situation critique dans laquelle se trouvait l'usurpateur.

---

(1) Il existait, du temps des Turcs, une coutume assez bizarre. Toutes les fois que la colonne se mettait en marche, à chaque halte on dressait deux tentes en face l'une de l'autre. La première, *khibet el-djerah*, était la tente de refuge; tout ennemi qui avait le bonheur de s'y réfugier, avait la vie sauve et sa personne devenait inviolable. La seconde *khibet el-bechouda*, était la tente de perdition. Le malheureux qui y cherchait un abri était à l'instant mis à mort. Comme aucun signe particulier ne distinguait les tentes, on conçoit qu'il était facile de se méprendre et qu'un tel refuge était bien chanceux. Aussi que d'infortunés perdirent la vie en croyant échapper à la mort. La bonne étoile des individus pouvait seule les guider dans ce choix, et Dieu sait s'il est toujours sûr de compter sur sa bonne étoile.

Et Tobbal, qui avait hâte d'en finir avec ce dernier, expédia aussitôt vers lui des chaouches, chargés de s'emparer de sa personne. En même temps, il leur remit, comme preuve de leur mission, le firman d'investiture qu'il avait reçu d'Alger, et qu'ils devaient exhiber au besoin. Cette précaution ne fut pas inutile. Vu la position exceptionnelle qu'avait su se ménager Ahmed-Chaouche, les soldats s'opposèrent tout d'abord à ce qu'il fût arrêté dans l'asile inviolable qu'il s'était choisi. Ce ne fut qu'après de longs pourparlers et en présence des ordres exprès du pacha, que rompant avec la discipline, ils permirent aux émissaires de pénétrer jusqu'à la tente de refuge. Le malheureux, qui s'y croyait en sûreté, fut saisi à la gorge, entraîné hors de cet asile et décapité sur le champ. Sa tête fut portée à Constantine et promenée dans les rues de la ville, à la grande satisfaction des habitants.

Ainsi se termina la vie de cet aventurier, dont le règne de quinze jours n'avait été signalé que par une dilapidation complète du trésor public et une série d'actes de démence. Son corps fut enterré au cimetière d'El-Ouznadji, sur le versant sud-ouest du Coudiat-Ati. Le peuple le désigna dans ses récits par le surnom de *Bey ras-ho* (le bey de sa tête), de *Bey dera-ho* (le bey de son bras) et de *Bey rouh-ho* (le bey de sa volonté).

Le rebelle mort, Ahmed-Pacha ne dissimula pas sa joie : il distribua de nombreuses récompenses, parmi lesquelles on cite une somme de cent piastres donnée à un turc, pour avoir simplement prédit que cette affaire aurait une heureuse issue. En même temps, il ne crut pas devoir laisser impunie la complaisance toute coupable avec laquelle les Constantinois avaient subi le joug de l'usurpateur. Il leur reprocha vivement, si non d'avoir favorisé ses entreprises, du moins de n'avoir rien fait pour l'empêcher de réussir. « Vous êtes, leur disait-il, dans sa lettre, » comme cette ville dont la fidélité semblait à l'épreuve de tout. » L'abondance et les richesses pénétrèrent dans ses murs, le » bonheur se fit pour les habitants, les jouissances se multi- » plièrent autour d'eux. Mais les habitants méconnurent les bien- » faits de Dieu, et Dieu leur fit connaître alors le manteau de » la faim et de la peur. » (1).

---

(1) Koran, sourate XVI, l'Abeille, verset 113.  
*Revue afr.* 4<sup>e</sup> année n<sup>o</sup> 21.

Il terminait sa lettre en leur infligeant une amende de deux cent mille sultanis, outre les quatre cent mille qu'ils devaient livrer pour le paiement du denouche.

Ces reproches, que chacun sentait avoir si bien mérités, et surtout la punition qui les accompagnait, plongèrent les habitants dans la tristesse et la crainte. Par l'entremise du cheïkh el-bled, Sidi Mohammed ben Lefgoun, ils écrivirent au pacha une lettre d'excuses et de repentir. Ahmed, touché de leurs prières, laissa fléchir sa colère ; il leva l'amende dont il les avait frappés et leur accorda son pardon.

E. VAYSSETTES.

Professeur au Collège Impérial Arabe-Français.

---